

L'exposition *Ecosystem Assembly* est conçue comme une assemblée entre des œuvres (films, vidéos, réalité virtuelle), un lieu de dialogues silencieux, à partir de la notion de « zone critique » développée par Bruno Latour, cette zone complexe du vivant faite d'interactions et de rétroactions, où l'humain et le non-humain coexistent et partagent un devenir incertain.

Ces zones critiques, caractérisées par une fragilité intrinsèque et traversées de transformations rapides, étudiées par les sciences naturelles et les sciences sociales en vue de comprendre leur complexité et pour que « commence à se faire un monde commun », peuvent être vues comme faisant l'objet de recherches et de questionnements de nombreux artistes. Ainsi, les œuvres de *Ecosystem Assembly* proposent d'observer, de traverser et d'interroger certaines de ces zones critiques – les relations conflictuelles ou mêlées agissant en elles – et, par là-même, de *représenter* ce qu'il advient.

La pièce de Lawrence Weiner, centrale, interroge un concept pivot, lié à notre entrée dans l'ère Anthropocène, que Bruno Latour situe en 1610, l'année où, selon les scientifiques, les effets de la conquête européenne des Amériques se sont fait sentir pour la première fois sur les écosystèmes au niveau planétaire. Ce concept mathématique, la ligne de rhumb, inventé quelques décennies plus tôt, permet de suivre un cap constant de navigation – entre la géométrie plane des cartes et la surface sphérique du globe terrestre – et sous-tend ainsi un changement d'ère géologique, l'avènement d'une puissance d'agir, d'exploiter et de piller.

Les œuvres de Yasmine Kabir, Daniel Kötter, Lukas Marxt et Viktor Brim soulignent probablement le paradoxe de cette

ère qu'énonce Bruno Latour: « une puissance d'agir, confiée aux humains, simultanée à son retrait », à son effondrement. Des paysages et des sols transformés par l'extraction des ressources, rationalisés et géométrisés. Yasmine Kabir filme ces navires échoués dans des chantiers de démolition, à la fois échos lointains des navires du dix-septième siècle et rebuts d'un monde globalisé, semblables à des titans démembrés, où les humains ne sont plus reliés que par des chaînes. Daniel Kötter relie deux lieux distants, des sites d'extraction de coltan en République démocratique du Congo et l'ancienne région minière de la Ruhr en Allemagne. Lukas Marxt explore l'une des plus importantes régions d'agriculture industrielle de Californie et s'interroge sur une future catastrophe. Viktor Brim filme des sites d'extraction minière en Sibérie, où technologie et idéologie percent le paysage.

Au travers de traitements spécifiques du son, ces lieux sont habités de corps sonores singuliers. Chez Inger Lise Hansen, les particules de l'air sont littéralement rendues audibles. Les surfaces accidentées recouvertes de végétation entrent en opposition avec les formes géométriques ou planes de la ville et du bitume qui se désagrège. En même temps que le mouvement du brouillard, l'image explore des variations de support et de format, et instruit une réflexion à la fois sur le visible et les processus d'enregistrement.

Les œuvres présentées expriment toutes cette dimension verticale, caractéristique des zones critiques: la coexistence d'une multiplicité d'espaces et de temporalités. Avec Jan Locus et Stijn Demeulenaere, l'espace est interstitiel, hors temps, entre deux lignes de chemin de fer, aux abords du monde des humains. Matthew Garrison compose un monde animal de relations

synchrones à partir de fragments d'images prises à différents moments. Ariane Michel interroge plus directement encore cette coexistence d'échelles temporelles et spatiales. Le cadre de l'image convoque en un même plan le temps géologique et le présent des gestes autour d'un être préhistorique figé dans un présent permanent, où se croisent humain et non-humain, animé et inanimé – une dimension verticale traversant les âges du monde, semblable à une énigme.

Ces communications entre strates de temps et zones géographiques dessinent de nouveaux espaces spirituels et temporels, des zones critiques restituées à la multiplicité des êtres qui les composent, et dressent des cartes naturelles, où la profondeur donne corps à l'étendue. De nouveaux espaces à mêmes de proposer de nouvelles lectures de *nos communs*, comme zones détachées des frontières cartographiées. Lasse Lau explore un jardin botanique, vestige de l'époque coloniale, introduit une réflexion sur la migration des plantes et sur les ramifications de ces transferts en de nouvelles subjectivités.

Sonia Leber et David Chesworth associent les scientifiques – avec leur appareillage technique de recherche et d'analyse – et les Aborigènes, avec leur récit du Temps du Rêve et de la création des eaux. Les strates géologiques et celles des récits de l'origine du monde communiquent ainsi dans un espace commun. Ce *bien commun* est interrogé également par Pia Rönicke, traçant en creux le système de communication complexe des racines des arbres d'une forêt, comme reprise secrète et prolongation des anciennes utopies urbanistiques et architecturales de Lotte Beese, comme force de subversion dans nos sociétés conduites par

la ligne droite et le profit. Dans sa route le long du Danube, Nicole Hewitt traverse et assemble des strates temporelles, géologiques, archéologiques et politiques, réelles ou irréelles. Les niveaux d'autorité d'une image sont transformés pour inscrire dans chaque image la possibilité d'une autre image, réfléchissant ainsi aux formes de représentation des sujets mineurs dans l'histoire.

D'une diversité de perspectives et de questions liées à la nature, à l'histoire, à l'extraction des ressources, à l'ancrage social dans un territoire, à la communauté, *Ecosystem Assembly* ouvre un espace prospectif qui documente et interroge notre époque contemporaine en crise.

Impressum

Colophon

Ecosystem Assembly
Casino Luxembourg –
Forum d'art contemporain
02.03 – 16.04.2023

ISBN 978-2-919790-35-7
© 2023 Casino Luxembourg

en association avec /
in Zusammenarbeit mit /
in association with

Le Casino Luxembourg est soutenu financièrement par /
Das Casino Luxembourg wird finanziell unterstützt von /
Casino Luxembourg is financially supported by

casino
luxembourg

Casino Luxembourg – Forum d'art contemporain
41, rue Notre-Dame B.P. 345 L-2013 Luxembourg / T +352 22 50 45
info@casino-luxembourg.lu / www.casino-luxembourg.lu



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de la Culture

rencontres
internationales
paris/berlin

casino
luxembourg

parcours

02.03 – 16.04.2023

Ecosystem Assembly



Viktor Brim, Matthew Garrison, Inger Lise Hansen,
Nicole Hewitt, Yasmine Kabir, Daniel Kötter, Lasse Lau,
Sonia Leber & David Chesworth, Jan Locus & Stijn Demeulenaere,
Lukas Marxt, Ariane Michel, Pia Rönicke, Lawrence Weiner

EN

The exhibition *Ecosystem Assembly* is conceived as an assembly of film, video and virtual reality works, a place of silent dialogues based on the concept of 'critical zone' as developed by Bruno Latour to describe the complex interactions and retro-actions of the living world, where the human and the non-human coexist and share an uncertain future. These critical zones, characterised by an intrinsic fragility and in thrall to rapid transformations, studied by the natural sciences and the social sciences with a view to understanding their complexity and beginning 'to compose a common world', can be seen as being the subject of research and questionings by many artists. The works in *Ecosystem Assembly* observe, cross and interrogate some of these critical zones and the conflicting or intertwined relationships at play within them. By doing so, they aim to *represent* what is happening.

The central work by Lawrence Weiner questions a pivotal mathematical concept that is linked to the beginning of the Anthropocene, which Latour situates in 1610, the year when, according to scientists, the effects of the European conquest of the Americas first made themselves felt on the ecosystems of the planet. The so-called rhumb line, a mathematical concept invented a few decades earlier, allowed long-distance navigators to sail with constant bearing, prompting an epochal turn as it increased man's power to act, exploit and plunder the newly found territories.

The works of Yasmine Kabir, Daniel Kötter, Lukas Marxt and Viktor Brim highlight the paradoxical situation of the present era, as outlined by Latour: 'a power to act, entrusted to humans,

simultaneous with its withdrawal', its collapse – landscapes and soils transformed by the extraction of resources, rationalised and geometrised. Yasmine Kabir films ships in dismantling yards, at once distant echoes of seventeenth-century vessels and remnants of a globalised world, reminiscent of dismembered titans stranded in places where humans are bound only by chains. Daniel Kötter connects two distant places: the coltan mining sites in the Democratic Republic of Congo and the former Ruhr mining region in Germany. Exploring one of California's biggest industrial farming regions, Lukas Marxt reflects on an impending disaster. Viktor Brim has filmed mining sites in Siberia, where technology and ideology combine to scar the landscape.

Thanks to specific sound treatments, these spaces are populated with singular sound bodies. In the work of Inger Lise Hansen, the particles in the air are literally made audible. Uneven surfaces covered with vegetation contrast with the geometric or flat forms of the city and the disaggregating asphalt. While recording the movement of the fog, the artist experiments with variations in medium and format, offering a reflection on the visible world and processes of recording.

All the works in this exhibition express the vertical dimension that characterises critical zones, the coexistence of a multiplicity of spaces and temporalities.

In the works of Jan Locus and Stijn Demeulenaere, space is interstitial, out of time, situated between two railway lines, on the edge of the human world.

Matthew Garrison forms an animal world of synchronous relationships from fragments of images taken at different times. Ariane Michel addresses the coexistence of temporal and spatial levels even more directly. In the same image, she conjoins the geological timeframe and the gestures attending to a prehistoric being frozen in a perpetual present, thus creating a space where the human and the non-human, the animate and the inanimate intersect – a vertical dimension that crosses the ages of the world, similar to an enigma.

These communications between time stratas and geographical zones draw new spiritual and temporal spaces, critical zones that give agency to the multiplicity of beings composing them. They draw up natural maps where depth gives substance to the expanse – new spaces that suggest new readings of the *commons* as zones detached from charted borders.

Lasse Lau explores a botanical garden, a remnant of the colonial era, to reflect on the migration of plants and how these transfers have branched out into new subjectivities. The work of Sonia Leber and David Chesworth brings together the technical world of Earth scientists, with their research and analysis tools, and the world of Aborigenes, centred on the story of the Dreamtime and the creation of the waters. The geological strata and the strata of the stories of the origin of the world communicate within a common space. The concept of *common good* is also questioned in the work of Pia Rönicke, who traces the complex communication system of tree roots in a forest, as though a secret reiteration and extension of Lotte Beese's urban and architectural utopias, a subversive force in societies obsessed with straight

lines and profit. On her journey along the Danube, Nicole Hewitt has crossed and assembled temporal, geological, archaeological and political strata, both real or unreal. The authority of images is undermined so as to inscribe in each of them the possibility of another image, a process that allows the artist to reflect on the forms of representation of minor subjects in history.

Broaching a variety of issues and perspectives related to nature, history, resource extraction, social anchoring in a territory, and community, *Ecosystem Assembly* opens up a prospective space that documents and questions our contemporary time in crisis.

DE

Die Ausstellung *Ecosystem Assembly* ist konzipiert als Versammlung von Werken bestehend aus Film, Video und virtueller Realität, als Ort des stummen Dialogs auf der Grundlage der Vorstellung von der „critical zone“, wie sie von Bruno Latour entwickelt wurde: einem komplexen Lebensbereich aus Interaktionen und Rückkopplungen, in dem Menschliches und Nichtmenschliches nebeneinander existieren und eine ungewisse Zukunft teilen. Diese *critical zones*, die sich durch eine inhärente Fragilität und rasante Veränderungen auszeichnen, werden von den Natur- und Sozialwissenschaften untersucht, um ihre Komplexität zu verstehen und „eine gemeinsame Welt zu schaffen“, und gelten ebenfalls als Forschungs- und Untersuchungsgegenstand zahlreicher Künstler*innen. So sind die in *Ecosystem Assembly* gezeigten Werke eine Aufforderung, einige dieser kritischen Zonen mit ihren konfliktreichen oder verwickelten Beziehungen zu beobachten, zu durchqueren und zu hinterfragen und auf diese Weise *wiederzugeben*, was geschieht.

Das zentrale Werk von Lawrence Weiner hinterfragt ein wichtiges mathematisches Konzept, das im Zusammenhang steht mit unserem Eintritt in das Zeitalter des Anthropozäns, von Bruno Latour auf das Jahr 1610 datiert, dem Jahr in dem, laut Wissenschaftler*innen, die Auswirkungen der europäischen Eroberung Amerikas auf das Ökosystem des Planeten erstmals spürbar wurden. Bei dem mathematischen Konzept der Rhumb-Linie handelt es sich um die einige Jahrzehnte zuvor erfundene Kursgleiche oder Loxodrome, die einen konstanten Navigationskurs zwischen der flachen Geometrie der Landkarten und der kugelförmigen Oberfläche der Erde ermöglicht und so die Grundlage für den Beginn eines

neuen geologischen Zeitalters bildet, das die Macht des Menschen stärkte, in den neu entdeckten Gebieten zu agieren, sie auszubeuten und zu plündern.

Die Werke von Yasmine Kabir, Daniel Kötter, Lukas Marxt und Viktor Brim unterstreichen das von Bruno Latour zum Ausdruck gebrachte Paradoxon dieses Zeitalters: „eine den Menschen anvertraute Handlungsfähigkeit, die gleichzeitig mit ihrem Entzug einhergeht“, ihrem Zusammenbruch – Landschaften und Böden, die durch den Abbau von Ressourcen verändert, rationalisiert und geometrisiert wurden. Yasmine Kabir zeigt in Abwrackwerften gestrandete Schiffe, die ein fernes Echo an die Schiffe des 17. Jahrhunderts und zugleich Abfall einer globalisierten Welt sind. Sie erinnern an zerstückelte Titanen, die an Orten festliegen, wo die Menschen durch Ketten aneinandergebunden sind. Daniel Kötter bringt mit den Coltan-Minen in der Demokratischen Republik Kongo und dem vom Bergbau geprägten Ruhrgebiet in Deutschland zwei weit entfernte Orte in Verbindung. Lukas Marxt erkundet eine der bedeutendsten Regionen der industriellen landwirtschaftlichen Produktion in Kalifornien und stellt sich Fragen hinsichtlich einer möglicherweise bevorstehenden Katastrophe. Viktor Brim filmt Bergbaugebiete in Sibirien, wo die Landschaft von Technologie und Ideologie gezeichnet ist.

Dank spezifischer akustischer Verfahren sind diese Orte mit einzigartigen Klangkörpern ausgestattet. Bei Inger Lise Hansen werden Luftpartikel buchstäblich hörbar gemacht. Die unebenen, mit Grün bedeckten Oberflächen stehen im Kontrast zu den geometrischen oder ebenen Formen der Stadt und dem sich auflösenden Asphalt.

Hansen hält die Bewegung des Nebels im Bild fest, experimentiert gleichzeitig mit Medium- und Formatvariationen, und regt so zur Reflexion sowohl über das Sichtbare als auch über Aufzeichnungsvorgänge an.

Die gezeigten Werke bringen allesamt eine vertikale Dimension zum Ausdruck, wie sie für kritische Zonen typisch ist: die Koexistenz einer Vielzahl von Räumen und Zeitlichkeiten. Bei Jan Locus und Stijn Demeulenaere ist der Raum ein Dazwischen, außerhalb der Zeit, zwischen zwei Eisenbahnlinien, am Rande der menschlichen Welt. Matthew Garrison schafft aus Fragmenten von Bildern, die zu unterschiedlichen Zeiten aufgenommen wurden, eine Tierwelt aus synchronen Beziehungen. Bei Ariane Michel wird die Koexistenz zeitlicher und räumlicher Maßstäbe noch unmittelbarer hinterfragt. In der gleichen Bildeinstellung verbindet sie die Erdgeschichte und gegenwärtige Gesten gegenüber einem prähistorischen Wesen, das in einer permanenten Gegenwart erstarrt ist, in der sich Mensch und Nicht-Mensch, Belebtes und Unbelebtes begegnen – eine vertikale Dimension, die, einem Rätsel gleich, die Erdzeitalter durchdringt.

Diese Verbindungen zwischen verschiedenen Zeitschichten und geografischen Zonen bringen neue geistige und zeitliche Räume zum Vorschein, kritische Zonen, die durch die Vielfalt der Wesen, aus denen sie bestehen, wiedergegeben werden. Es entstehen natürliche Karten, in denen die Tiefe der Weite Substanz verleiht, neue Räume, die in der Lage sind, zu neuen Lesarten unserer Gemeingüter anzuregen, als Zonen, die von den kartierten Grenzen losgelöst sind.

Lasse Lau erkundet einen botanischen Garten, ein Überbleibsel aus der Kolonialzeit, und regt zum Nachdenken über die Migration von Pflanzen und die Auswirkungen dieser Umsiedlung in neue Subjektivitäten an. Sonia Leber und Davic Chesworth schaffen eine Verbindung zwischen Wissenschaftler*innen, mit ihren technischen Geräten für Analyse und Forschung, und Aborigines mit ihrer Traumzeit-Erzählung und der Geschichte von der Erschaffung des Wassers. So kommunizieren die geologischen Schichten und die der Erzählungen über den Ursprung der Welt in einem gemeinsamen Raum. Das Konzept des *Gemeinguts* ist ebenfalls Thema der Arbeit von Pia Rönicke. Sie zeichnet das komplexe Kommunikationssystem der Baumwurzeln eines Waldes nach, als heimliches Wiederaufgreifen und Verlängerung der früheren städtebaulichen und architektonischen Utopien von Lotte Beese, als subversive Kraft in unseren von Geradlinigkeit und Profit angetriebenen Gesellschaften. Auf ihrer Reise entlang der Donau durchquert Nicole Hewitt zeitliche, geologische, archäologische und politische Schichten, seien sie real oder unreal, und fügt diese zusammen. Die Autoritätsebenen eines Bildes werden transformiert, um in jedes Bild die Möglichkeit eines anderen Bildes einzuschreiben und so über die Formen der Repräsentation von nebensächlichen Themen in der Geschichte zu reflektieren.

Über eine Vielzahl von Perspektiven und Fragen im Zusammenhang mit der Natur, der Geschichte, dem Abbau von Ressourcen, der gesellschaftlichen Verankerung in einem Territorium und der Gemeinschaft eröffnet *Ecosystem Assembly* einen zukunftsweisenden Raum, der unsere krisengeschüttelte Gegenwart dokumentiert und hinterfragt.